

Visite privée Les caves à champagne de Pfastatt, 130 ans d'histoire enfouis

Sous l'école Waltz de Pfastatt se cache une partie méconnue du patrimoine communal : les anciennes caves à champagne. Descente dans ce labyrinthe chargé d'histoire.

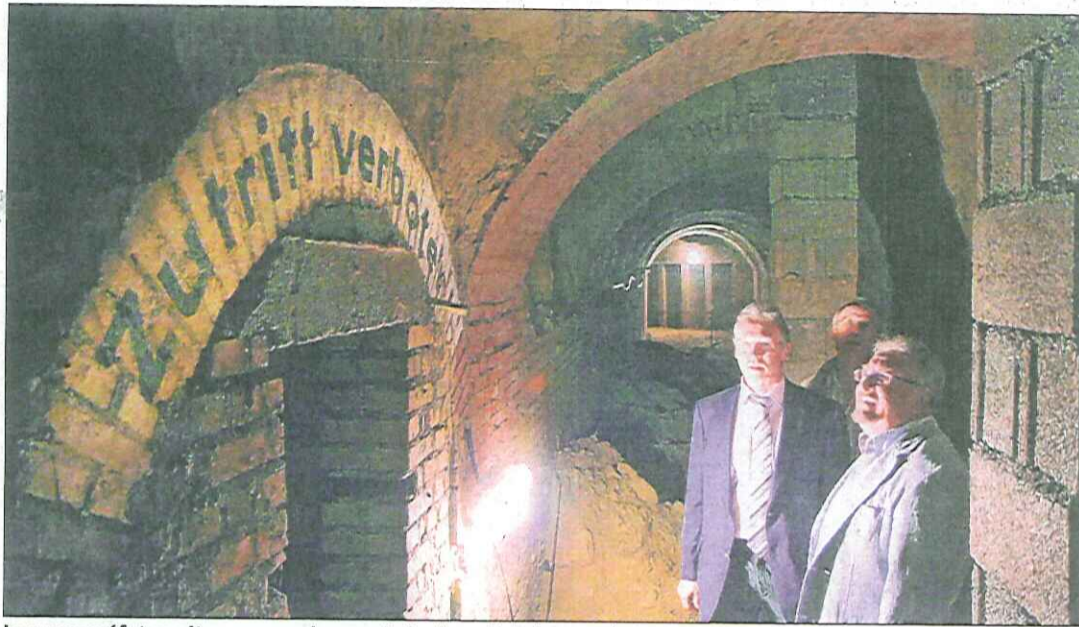
À côté du monument aux morts une porte. Dans la cour d'une maison voisine, une porte. Au sous-sol de l'école Waltz, une autre porte. Au centre de la commune de Pfastatt, de nombreux murs sont percés de petites entrées arrondies.

Elles marquent le seuil du Pfastatt souterrain. Un réseau de galeries creusé successivement par des tuiliers au XVIII^e siècle, des brasseurs limonadiers mi-XIX^e, puis un certain Charles Schirmer, qui y a « élevé » du champagne à partir de 1883.

« Quand l'Alsace a été annexée, il a eu l'intelligence de se dire : si je fais venir le champagne de l'Intérieur, je paie une taxe. Mais si je ne fais venir que du moût, j'échappe à cette taxation », explique Daniel Schaerer, conseiller municipal délégué au patrimoine. Une astuce fiscale qui s'est avérée fort rentable jusqu'au retour de l'Alsace dans le giron français, en 1918.

On a le souci de réhabiliter ça

Quatre-vingt-douze ans après, la cave est déserte, mais toujours praticable. Lorsqu'on y entre par sa porte principale, à droite de



Le sous-préfet avait sa propre loge privée dans l'abri : entrée interdite !

Photos F.T.

l'école Walz, elle paraît d'ailleurs étonnamment récente : atmosphère fraîche et aérée, lumière électrique, voûtes en béton projeté... Le résultat d'un lifting en profondeur engagé en 2003 par la commune, « à coup de 100 000€ ».

« On a le souci de réhabiliter ça, parce que ça fait partie de notre patrimoine, mais aussi pour stabiliser le sol en surface », explique le maire, Francis Hillmeyer. Tous les Pfastattois ont encore en mémoire la grosse frayeur de 2004, lorsqu'un pan de la résidence Hirschler a été englouti par une galerie. « Les gens étaient en train de faire la cuisine quand ils ont entendu un grand fracas dans la réserve, se souvient le maire. Elle se trouvait 3 m plus bas... »

À gauche de l'entrée se trouve la salle principale. Ou du moins ce qu'il en reste. La grande coupole de briques, qui communique avec la surface par un puits, est aujourd'hui presque entièrement obstruée par des gravats balancés ni vu ni connu par des ouvriers, lorsque la cave était encore considérée comme un trou encombrant.

Rauchen verboten !

De l'autre côté, le béton laisse place aux voûtes d'origine en lèss. Une terre couleur sable, dure et poreuse, nettement plus authentique, mais aussi nettement plus sensible à l'humidité et aux assauts des racines. Par endroits, ces stalactites velues, où

perlent des gouttes de condensation, percent par centaines et détachent la paroi par pans entiers.

« Regardez là », lance Daniel Schaerer en désignant le mur d'un petit escalier. La pierre est gravée d'une croix gammée, et celle d'en face arbore une croix de Lorraine. Deux marques laissées par des nazis, puis des résistants, qui se sont tour à tour réfugiés dans les caves durant la Seconde Guerre mondiale.

À l'époque, les jours de bombardement, les caves étaient une véritable fourmilière où vivaient jusqu'à 400 personnes. Les Allemands avaient d'ailleurs effectué à la va-vite des aménagements, encore visibles au niveau inférieur : latrines en briques, buttes antisouffle, panneaux « Rauchen

verboten ! » peints au pochoir, et même une loge première classe pour le premier représentant de l'État allemand. « J'ai appris récemment qu'il avait le téléphone, c'était pas courant, à l'époque », raconte Daniel Schaerer. « Il était chez Orange, Bouygues ou SFR ? », se marre le maire.

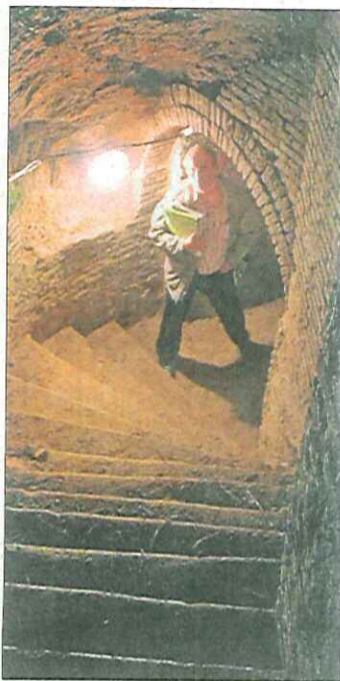
Depuis cette époque, il est d'usage de dire que rien ne vit dans la galerie. Ce n'est plus tout à fait exact : au détour d'un couloir, par 10 m de fond, se dresse une tige pâle et malingre. Un plant de pommes de terre. « On ne sait toujours pas comment il est arrivé là », observe Patrice Willemann, responsable sécurité de la commune.

On ne sait toujours pas comment il est arrivé là

Un peu plus loin, c'est une galerie qui semble s'être contractée tout à coup. « Avant, je pouvais passer sous la poutre », observe Patrice Willemann, responsable sécurité de la commune. Depuis, il n'a pas grandi : c'est le sol qui est monté. Si, si. « Un jour, il y a eu de gros orages, toute l'eau est montée et le matériau lessivé en surface est resté », explique-t-il.

Pour l'heure, toutes ces galeries et leurs trésors sont fermés au public pour des questions de normes de sécurité. Mais il n'est pas exclu qu'elles soient un jour visitables, comme le glisse discrètement Daniel Schaerer en regardant Francis Hillmeyer. « Je le dis pour monsieur le maire : mon plus grand désir, c'est qu'on les rouvre. »

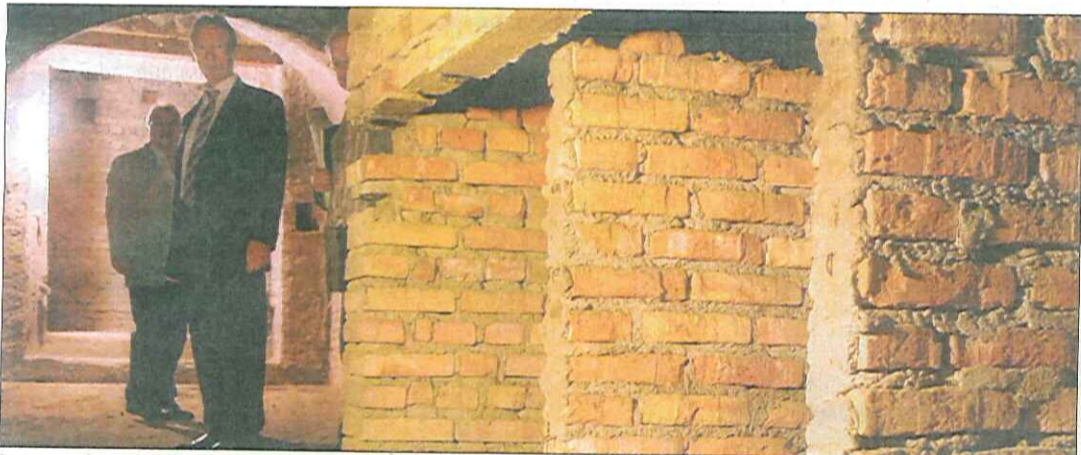
François Torelli



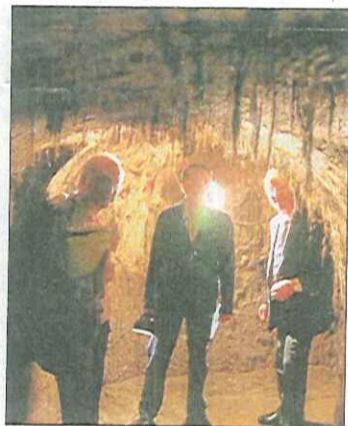
Les caves descendent jusqu'à 15 m de fond.



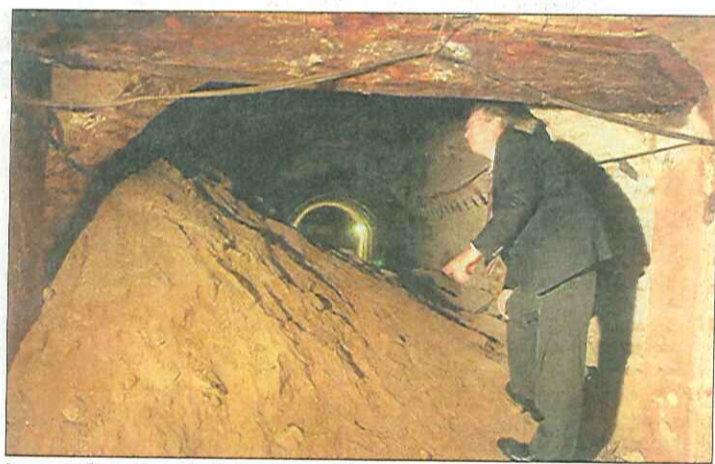
La cave a aussi servi d'abri à des résistants.



Lorsque la cave a été reconverte en abri, les Allemands ont effectué à la va-vite des aménagements.



Certaines voûtes sont fragilisées par les racines des arbres.



La grande salle est obstruée par des gravats.



Les spéléologues ont dégagé plusieurs tonnes de lèss.



Des sourciers ont été recrutés pour « sentir » des cavités enfouies.

Spéléos et sourciers en renfort

Les caves sont loin d'avoir dévoilé tous leurs mystères. Pour explorer leurs méandres ensevelis, la Ville a recours à des spéléologues... et des sourciers.

« Encore un seuuuuuu ! », crient deux voix au fond d'un puits. Agenouillés six mètres plus bas, dans un boyau étroit, deux membres du Spéleo secours français (SSF) du Haut-Rhin creusent à la lueur de leur lampe frontale, à la recherche d'une éventuelle galerie oubliée.

En haut, les cinq autres remontent les seaux de lèss en échangeant blagues et pronostics sur l'issue de l'opération. Ils sont plus habitués à sauver des explorateurs en détresse dans des gouffres qu'à creuser leurs propres galeries, mais lorsque la Ville les a appelés à la rescousse, ils n'ont pas hésité. « Ce qui nous a séduits, c'est l'aventure du gamin qui décou-



Les membres du spéleo secours viennent régulièrement chercher des galeries ensevelies, comme la semaine dernière.

vre une galerie, raconte l'un d'entre eux, Eric Zipper. Et puis, on n'avait jamais fait de spéleo en ville : cet hiver, quand on sortait prendre le café en combinaison en pleine rue, les gens étaient aux fenêtres... »

À côté d'eux, deux hommes se livrent à un curieux cérémonial. Baguettes en plastique en main, front plissé par la concentration,

ils arpentent le réseau au ralenti, en tentant de « sentir » des cavités pour diriger les spéléologues. Ce sont des sourciers, appelés en dernier recours après l'échec des techniques de recherches plus orthodoxes, de l'analyse des archives à la caméra thermique.

« Comme on est pragmatique, on les a d'abord testés à la surface pour

voir s'ils trouvaient bien les galeries, raconte Eric Zipper, l'un des spéléologues. Ils ont réussi à nous raconter en détail comment c'était sans connaître... »

Dans les galeries aussi, les deux sourciers sont catégoriques : leurs baguettes se courbent systématiquement au même endroit, comme s'il y avait une cavité. Las, après avoir passé près de trois jours à creuser et déblayer plusieurs tonnes de lèss, les spéléologues n'ont toujours débouché sur rien.

Ils continuent cependant à y croire : la fameuse galerie est mentionnée dans un plan allemand, plusieurs anciens Pfastattois assurent s'en souvenir, la vitesse d'absorption des eaux en cas d'inondation laisse imaginer qu'elle existe bien... Et jusque-là, toutes les investigations semblent aller dans ce sens. « Les plans peuvent être faux, les sourciers peuvent se planter, la caméra thermique aussi, constate Eric Zipper. Mais s'ils disent tous les trois la même chose... »